Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 41 (2004)
Heft: 1594

Artikel: La censure de l'argent
Autor: Guyaz, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1019080

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La censure de l'argent

L'intérêt économique pèse sur la diffusion des films. Trop d'œuvres ne trouvent ainsi pas de distributeurs ni d'exploitants.

En 2001, Michael Mann, estimable réalisateur américain met en scène *Ali*, un film sur la vie du boxeur Muhammad Ali et, à travers lui, les luttes des Noirs américains, à la grande époque de Martin Luther King et des marches fleuves pour les droits civiques. La télévision romande en parle longuement. Cette année le cinéaste cambodgien Rithy Panh sort *S21*, un documentaire remarquable sur le génocide khmer rouge qui reçoit les éloges de toute la presse française. On parle un peu partout de *Buongiorno Notte*, le dernier Marco Bellochio, sur les brigades rouges et l'enlèvement d'Aldo Moro, et naturellement impossible d'échapper aux articles de presse consacrés à *La passion du Christ* de Mel Gibson.

Ces films ont deux points en commun: ils sont un élément important du débat démocratique car ils donnent à voir un point de vue nouveau, que l'on peut accepter ou non sur des événements que chacun croît connaître. Leur deuxième point commun, c'est qu'ils ne sont pas, en tout cas au moment où nous écrivons, distribués en Suisse. Aucune volonté de cacher quoi que ce soit au public helvétique bien sûr, mais un pur constat économique: aux yeux des distributeurs, leur succès est loin d'être garanti.

Les lois de l'industrie

Ces œuvres ne seront donc pas achetées pour être exploitées chez nous. Pourtant nos salles diffusent de nombreux films américains de seconde zone qui n'ont aucun succès. Mais la mécanique des producteurs de Hollywood est connue. Ils ne vendent un film à succès que si le distributeur acquiert aussi quelques œuvres de second choix déjà amorties sur le marché américain et qui rapportent même avec peu de spectateurs.

C'est donc une véritable censure économique qui frappe le spectateur suisse. Autrefois il existait un réseau dit «d'art et d'essai» qui permettait à ce genre de films parfois difficiles de trouver son public. Ce réseau est mort au profit de la prolifération de multiplexes. Certes les exploitants prennent parfois des risques avec des films remarquables. Il n'empêche que nous ne verrons pas certaines œuvres de premier plan. André Malraux terminait en 1939 son esquisse d'une psychologie du cinéma par une phrase restée célèbre: «Le cinéma est un art, par ailleurs c'est aussi une industrie». Cette industrie est particulièrement opaque et les règles du jeu ne sont guère transparentes entre les maisons de production qui fabriquent les films, les distributeurs qui les achètent le plus souvent pour un marché national en s'occupant du sous-titrage et des coupes, et enfin les exploitants qui les diffusent dans leurs salles.

A vrai dire, hors la reconstitution d'un réseau de cinémas d'art et d'essai, qui n'est pas dans l'esprit du temps, et la création d'une société de distribution spécialisée dans la cinéphilie, mais il y a déjà Film Coopi à Zürich et la rentabilité d'une telle opération est délicate, nous ne voyons guère de solution. Ou plutôt oui, que les spectateurs fassent entendre leur voix. Mais il ne faut sans doute guère y compter... *jg*

Télévision et littérature

Rapport aux bêtes de Noëlle Revaz est l'anti-Mayen 1903

Rapport aux bêtes rattrape le *Mayen 1903*. Ils se télescopent. Pour découvrir leur irréductibilité. Ils s'appellent, mais se repoussent. L'un se reflète dans l'autre, sans le reconnaître. Le Valais, l'alpage, les vaches, tout y est, cependant rien ne se ressemble.

La télévision pastiche le corps et le texte, alors que le livre les sépare. *Rapport aux bêtes* vit d'une schizophrénie salutaire. Paul, le paysan bourru du récit, farfouille son monde. Il déverse son flot de paroles sans interruption. Pourtant on comprend la difficulté de dire. Le fatras d'émotions résiste à l'injonction psychanalytique, verbalisez! Paul divague entre l'humain et le bestial. Le récit de Noëlle Revaz travaille au cœur de l'inconciliable.

Mayen 1903 recherchait l'empathie. Les retrouvailles hebdomadaires avec la famille Cerf réjouissaient. L'opération tournait à la nostalgie rassurante. L'isolement traçait clairement les frontières du spectacle. Didactique et documentaire, celui-ci oubliait l'inquiétude d'une paysannerie de montagne blessée à vif par la modernité. *Mayen 1903* a décrété la mort de son objet, réduit à la pâle imitation d'une réalité perdue. On était au musée.

Rapport aux bêtes s'ouvre en revanche sur l'arrivée d'un étranger dans l'univers clos de Paul et de sa femme Vulve. L'intrusion de Georges, le Portugais désargenté qui sait parler, déclenche la logorrhée imaginaire de Paul.

La bête commence à raconter. Le chemin cabossé vers la conscience se fraie une voie au milieu de la jalousie et de la violence prête à jaillir contre la femme réduite à fente balbutiante. Le patriarcat mental et social s'effrite. Paul vit une sorte d'épiphanie. L'illusion consensuelle véhiculée par le *Mayen 1903*, ce bonheur merveilleux de la vie qui faisait écran, se déchire. On aperçoit l'origine et la fin. Comme dans la vision d'Aragon reprise par Jean Ferrat, «La femme est l'avenir de l'homme». Vulve, le petit nom de la femme sans nom, donne la mesure du combat infini entre les sexes, depuis le début et jusqu'à la fin du monde.

Les spectateurs du *Mayen 1903* s'émeuvent. Les lecteurs de *Rapport aux bêtes* ne peuvent que frémir. *md*

Noëlle Revaz, *Rapport aux bêtes*, Gallimard, 2002.

www.mayen1903.ch